



Le miel et l'amanite : Linguistique et paléoethnographie

François Jacquesson

► To cite this version:

François Jacquesson. Le miel et l'amanite : Linguistique et paléoethnographie. *Medievales -Paris-, Puv*, 1989, 8 (16-17), pp.171-178. <10.3406/medi.1989.1145>. <halshs-00009925>

HAL Id: halshs-00009925

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009925>

Submitted on 13 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le miel et l'amanite. Linguistique et paléoethnographie

Monsieur François Jacquesson

Citer ce document / Cite this document :

Jacquesson François. Le miel et l'amanite. Linguistique et paléoethnographie. In: Médiévales, n°16-17, 1989. Plantes, mets et mots. Dialogues avec André-Georges Haudricourt. pp. 171-178;

doi : 10.3406/medi.1989.1145

http://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1989_num_8_16_1145

Document généré le 13/06/2016

François JACQUESSON

LE MIEL ET L'AMANITE LINGUISTIQUE ET PALÉOETHNOGRAPHIE

Il y a vingt ans, R.G. Wasson publiait un livre étonnant *Soma divine mushroom of immortality*, où il montrait que la plante sacrée des indo-européens orientaux, le soma chanté dans 120 hymnes de la *RigVeda*¹, le haoma iranien contre quoi le réformateur Zoroastre fit tous ses efforts — que cette plante n'était autre que le champignon hallucinogène utilisé par les shamans sibériens, l'Amanite tue-mouche.

Les sanscritistes accueillirent parfois avec difficulté, on s'en doute, une découverte qui montrait la dette des prêtres des anciens sacrifices indo-européens à l'égard des sorciers barbares ! Pourtant Louis Renou, que R.G. Wasson rencontra avec Roger Heim quelques mois avant sa mort, parut accueillir la nouvelle avec curiosité. Depuis, les botanistes et les biologistes ont essayé de diffuser la trouvaille de R.G. Wasson : Jean-Marie Pelt en parle assez longuement dans *Drogues et plantes magiques*², et le thème a été repris par Pierre Delaveau dans *Plantes agressives et poisons végétaux*³. Mais le livre de Wasson est difficile à trouver, et n'a pas été traduit en français⁴.

Les deux arguments les plus frappants de cet auteur sont les suivants. Il est notoire en Inde, chez les prêtres concernés et dans la littérature brahmanique tardive, que le « soma » employé de nos jours est un succédané d'un produit qui n'est plus utilisé depuis longtemps ; à tel point qu'on ne sait plus de quelle plante il s'agissait. Notre auteur

1. Pour une analyse de ces hymnes, voir L. RENOU, *Études paninéennes IX*, 1961. Cf. sa réflexion « On a l'impression, difficile certes à prouver, d'être en face d'un fonds védique élémentaire, d'une sorte de matière première des formules. » Cette réflexion suit des remarques sur le caractère particulièrement simplifié de la syntaxe de ces hymnes du soma.

2. Première édition 1971, dernière édition 1983.

3. 1974, p. 123.

4. Ne se trouve pas à la Bibliothèque nationale. Existe à la Bibliothèque centrale du Muséum d'Histoire Naturelle sous la cote 228.009.

en déduit que si des prêtres aussi attachés aux détails des rites ont changé la plante, c'est qu'ils ont été forcés de le faire. Et pourquoi ? parce que lorsque ces populations indo-iraniennes sont arrivées en Inde, la plante qu'ils utilisaient jusqu'alors ne s'y trouvait pas. Comme il est certain que le soma appartenait à une strate très ancienne de la culture indo-iranienne, puisqu'il est essentiel dans la littérature indienne la plus archaïque, et connu sous le nom homologue de *haoma* dans le culte iranien d'avant Zoroastre, le scénario a dû être le suivant : du temps de leur vie commune en Asie Centrale, les indo-iraniens utilisaient une plante enivrante nommée *soma*⁵ ; quand ils se furent séparés et que les aryas védiques descendirent dans l'Inde, le changement de contrée fit qu'on ne trouva plus cette plante parce qu'elle ne poussait pas dans la plaine de l'Indus⁶, et qu'on dut lui trouver des substituts. La plante « soma », courante en Asie Centrale, doit être absente des plaines de l'Inde du nord.

R.G. Wasson montre ainsi que toutes les équivalences qu'on a cherchées avec des plantes indiennes communes (chanvre et autres) sont fausses. Il faut chercher ailleurs, parmi les plantes psychotropes connues en Asie intérieure.

Deuxièmement, les témoignages des voyageurs et des ethnographes qui ont des renseignements à fournir sur de telles plantes asiatiques⁷ attirent l'attention sur un champignon dont l'emploi dut être extrêmement répandu, puisqu'on le trouve en usage, de nos jours encore, à la fois chez des populations finno-cugriennes du Nord européen, chez les Samoyèdes, et chez des peuples de l'extrême nord-est de la Sibérie.

De plus, ce champignon a une caractéristique — qu'il est le seul à avoir parmi les plantes candidates — très curieuse. On pouvait le consommer directement, comme le font les chamans, ou bien consommer l'urine produite par de précédents consommateurs, car les propriétés hallucinogènes y demeurent conservées. Des témoignages variés attestent le fait. Or, un passage bizarre (jusqu'ici, car on n'en comprenait pas le sens) du *RigVeda* (IX 74,4)⁸ décrit les prêtres chargés du sacrifice en train d'uriner le soma. Un passage de l'*Avesta* iranien

5. Le sanscrit *soma* signifie « (jus) pressé » et désigne donc moins la plante que le produit qu'on en tirait. De la racine *su-* « presser ».

6. Confirmé récemment encore. Cf. B. MANJULA, « A revised list of the agaricoid and boletoid basidiomycetes from India & Nepal » in *Proceed, of the Indian Academy of Sciences*, vol. 92 (1983). Cote Museum Pr 2214 B2. La plante n'existe sérieusement qu'au Jammu et au Cachemir, les endroits les plus nordiques de l'Inde actuelle. Mais on l'a retrouvée bien plus au sud, loin des vallées, près de Guntur puis de Kodai-kanal dans la province méridionale du Tamilnadu.

7. Témoignages réunis par R.G. Wasson dans la seconde partie de son livre. Mme L. Delaby, spécialiste de l'Asie orientale au Musée de l'Homme, m'a confirmé le sérieux de cette documentation.

8. Samicînâh sudânavah prînanti tam naro hitam ava mehanti peravah. Le verbe *mehanti* « uriner » (cf. *meha-* « urine ») est rapproché ordinairement de termes comme grec *omighein*, latin *mingere*, etc.

(Yasna 48, 10) parle également du haoma comme de « l'urine de l'ivresse »⁹.

Tel est le propos du livre de R.G. Wasson. Il montre qu'une branche entière du groupe indo-européen, dans un culte majeur, avait été profondément influencé par les cultures centrasiatiques¹⁰ qu'elle avait dû côtoyer ou traverser.

Il est clair que cet emprunt est postérieur à la séparation de cette branche d'avec les autres populations indo-européennes, puisque celles-ci ignorent tout du « soma ». Ce qui ne les empêchait pas de s'appliquer à d'autres formes d'ivresse ; ainsi, quand Dumézil comparait l'ordre de préséance des divinités dans les libations, rapprochait-il le « soma » indo-iranien de la « bière » scandinave¹¹.

Non seulement la découverte de M. Wasson était importante pour ce que nous appellerions aujourd'hui « l'ethnohistoire », non seulement elle donnait à l'orgueil aryen une saine leçon de modestie — tant il est vrai que les cultures les plus « pures » sont les plus rapides à dissimuler leurs emprunts —, mais elle éclairait d'un jour nouveau le rapport des indo-européens avec les autres groupements eurasiatiques, aux premiers rangs desquels se trouvent évidemment les Ouraliens d'une part (Finno-ougriens et Samoyèdes) et les Altaïques de l'autre (Turcs, Mongols et Toungouses).

Cet emprunt de l'Amanite muscarine a eu un étrange symétrique.

Il est établi depuis longtemps que les populations finno-ougriennes ont emprunté aussi, à l'inverse, un certain nombre de pratiques et de termes aux Indo-européens. Depuis les grands linguistes et folkloristes finnois et hongrois, la recherche lexicographique parmi les populations qui leur sont apparentées linguistiquement a prospéré, et l'on a attiré l'attention, puis approfondi l'enquête, sur une série importante de termes qui prouvent l'influence assez profonde de populations indo-européennes sur ces gens à une époque où les Samoyèdes formaient déjà un groupe indépendant.

On trouve un état de cette question complexe dans le *Fenno-Ugric Vocabulary* de Bjorn Collinder¹² : y figurent comme étant d'origine indo-européenne des mots comme « or », « grain », « laine », « poison », « hameçon », « alène », « bœuf », « route », « porc », « sel », et aussi « miel » et « abeille ». Il en existe d'autres qui sont en géné-

9. Kadâ aj n mûθr m ahyâ madahyâ.

10. Les langues finno-ougriennes concernées (voir carte en annexe) nomment *poηk* « champignon » cette Amanite. En guiliak (ou nivx) de l'Amour et de Sakhaline, le mot pour « champignon » est *puk*, avec initiale variante.

11. *Naissance d'archanges*, 1945, p. 47-48. Cf. sa thèse de 1926 : *Le festin d'immortalité*.

12. 1955. L'ouvrage comporte plusieurs parties. Les premières sont consacrées au lexique ouralien ou plus strictement finno-ougrien. Le cas du mot *poηk* y est examiné p. 46. Le vocabulaire d'origine indo-européenne est analysé pp. 128-141.

ral moins assurés : ceux-ci le sont, et en particulier les deux derniers qui vont retenir notre attention.

D'autant plus qu'il est certain que c'est à la branche indo-iranienne de l'indo-européen qu'ils ont été empruntés. Cela était évident par exemple pour « or » ou pour « alène, poinçon ».

Pour « l'or », en effet, l'indo-européen a souvent un mot apparenté au mot pour « jaune ». Le germanique *gold*, le slave (russe) *zoloto*, répondent aux formes orientales comme sanscrit *hiranya* ou avestique *zaranya* (cf. persan *zar*). Et le mot finno-ougrien est aussi en *zar-*, ainsi en votyak ou en zyriène, qui ont *zarrîi*, soit un décalque précis de l'indo-iranien.

Même phénomène pour « l'alène », instrument essentiel depuis la préhistoire pour l'utilisation des cuirs et des peaux. Le germanique a des formes en *al-* (norrois *alr*, vieil-anglais *ael*, vieil-allemand *àla*, etc.) tandis que le sanscrit a *ārā* ; le finnois a de son côté *ora*, le mordve *uro*, le hongrois *ár*¹³.

Dans un brillant article de 1950 consacré surtout au nom du « porc », E. Benveniste a montré¹⁴ que *porcus* désignait en indo-européen non pas l'animal domestiqué comme on l'avait longtemps pensé (par rapport à *sus* qui serait l'animal sauvage), mais le jeune animal tandis que *sus* est l'adulte. Il montrait également que le répondant de l'indo-européen occidental *porcus* avait dû exister également en indo-européen oriental puisque la langue iraniene de Khotan, en Asie Centrale, avait autrefois connu un mot *pāsa* < **parsa*, ou le -s- est l'homologue iranien attendu du -c- occidental, comme dans la célèbre opposition satem/centum. Mieux encore, Benveniste remarquait que ce mot avait fait partie des emprunts finno-ougriens à l'indo-européen, et que le finnois *porsas*, qui témoigne avec d'autres langues de cet emprunt, conserve un vocalisme -o- qui montre que ledit emprunt a dû se faire à une date assez haute¹⁵.

On a mis en évidence en particulier des faits groupés qui concernent l'entretien des abeilles et la consommation du miel¹⁶.

Il n'y a pas de mot indo-européen général pour « l'abeille » ; seul l'indo-européen occidental a développé diversement un mot spécifique sur une base **bhei-* : le slave *bičela*, le lituanien *bitis*, le vieux-allemand *bini* (allemand *Biene*) ou le vieux-anglais *bie* (anglais *bee*), l'irlandais

13. Pour toutes ces questions on peut utiliser différents dictionnaires étymologiques, outre celui bien connu de Skeat pour l'anglais et les langues apparentées. R. TRAUTMANN, *Baltisch-Sklavisches Wörterbuch*, 1923. M. VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, 1950. Celui de E. FRAENKEL, *Litavisches etymologisches Wörterbuch*, 1962, est particulièrement utile ; son traitement du doublet *medūs / midus* est intéressant.

14. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, vol. 45 (1949).

15. Article cité p. 87 : « Ce qui renvoie à un état "pré-indo-iranien" ou à un stade très ancien de l'indo-iranien commun. »

16. Voir par exemple l'utilisation qu'en fait R.T. Harms dans son article « Uralic languages » in *Encyclopaedia Britannica*.

bech, etc. forment un faisceau assez limité¹⁷ ; il n'est pas certain que le latin *apis* puisse s'y joindre, et on sait qu'en grec *melittê* est fait sur le nom du « miel ». Robert Gauthiot avait rassemblé beaucoup de ces faits dans son article de 1911 sur « Les noms de l'abeille et de la ruche en indo-européen et en finno-ougrien »¹⁸, qui se concentre sur le problème des tabous linguistiques, suivant la voie ouverte par Meillet avec le nom de « l'ours ».

En tout cas, que l'absence de productivité de cette base *bhei-ailleurs résulte d'un tabou ou non, l'insecte paraît être souvent désigné par d'autres mots, et en Orient par le nom de la « mouche ». Ce nom existe partout en indo-européen avec des variantes diverses et parfois importantes, qu'il n'est pas utile de détailler ici. Mais le latin *musca* par exemple, corroboré par certaines formes slaves (*muxa* « mouche », *mušica* « moucheron »), montre que la base de ce mot pouvait être *mus-, parfois assorti d'une formation diminutive. Or les formes orientales ont subi dans ce cas une métathèse¹⁹ car l'avestique a *maxšī* et le sanscrit *maksâ*²⁰. Ce sont justement ces formes qui sont les plus proches des formes finno-ougriennes : finnois *mehi-lainen*, votyak et zyriène *mus* et *mos*, hongrois *meh*, avec mordve *meks* et tchérémisses *muks*. En finno-ougrien tous ces mots signifient « abeille ». Le finno-ougrien est donc constant dans sa spécification sémantique d'un mot emprunté, et là encore emprunté à l'indo-iranien.

Vient maintenant le cas du « miel ». Y interfèrent deux termes distincts, et inégalement développés. Prenons l'exemple du grec : dès Homère on trouve deux mots, l'un est *meli* qui est le « miel », l'autre est *medhu*, vieux mot qu'on ne déclinaut guère, et qui désignait une boisson fermentée. Le mot en -d-, type *medhu*, est omniprésent en indo-européen, tandis que le mot en -l- du type *meli* n'existe que dans un secteur restreint, comme le montre le tableau ci-après, où les mots qui signifient « miel » sont en italique.

Comme on voit, le sens de « miel » porte tantôt sur le thème en -d- et tantôt sur celui en -l-. L'explication de cette apparente hésitation est assez simple : les deux mots sont les mêmes, ou plutôt le thème en *melit* (en hittite²¹, en grec *meli*, *melitos*, au génitif, *mel* en latin avec génitif *mellis* < **meldis*) est un développement en dentale

17. Cf. ERNOUT & MEILLET, *Dict. etym. de la langue latine*.

18. Mémoires de la société de Linguistique de Paris, vol. 16 (1910-1911) pp. 264-279. Voir ce qu'en dit M. LEIBOVICI : « L'Abeille et le miel dans l'histoire des religions » in *Traité de biologie de l'abeille*, vol. 5, 1968, éd. R. Chauvin.

19. On remarquera que les noms de la « guêpe » (latin *vespa* et anglais *wasp* mais vx-anglais *weps* et lithuanien *vapsa*, etc.) et du « moustique » (*mosquito* < latin *mosca*) connaissent des métathèses similaires. Il y a des faits semblables dans les langues sémitiques.

20. En sanscrit, *maks* ou *maksâ* (e.g. Rgveda 4, 45, 4 et 10, 40, 6) signifient « mouche », mais le dérivé *maksika* peut signifier « abeille ». Cf. le dictionnaire de Monier-Williams.

21. Miel, cire et abeille jouent un rôle important dans le mythe de Telepinu. Cf. PRITCHARD, *Ancient Near Eastern Texts*. Voir l'article cité de M. Leibovici, p. 39.

du thème en **medhu**, et c'est ce développement qui a provoqué la dissimilation du premier -d- en -l-. Ainsi s'expliquent d'abord que les formes **melit** soient confinées à un secteur, et ensuite que le sens de « miel » soit connu des deux thèmes.

Reste que ce dédoublement est curieux. Pourquoi s'est-il produit, puisque **medhu**, comme l'attestent les formes balto-slaves, et plus encore l'archaïque koutchéen (ou « tokharien B »)²², signifiait bien « miel » ? Les autres langues donnent la réponse, ainsi du grec *medhu* et des mots homologues en germanique ou en celtique : ce terme ancien avait bien d'abord certainement signifié « miel », mais en était venu à désigner surtout la « boisson fermentée » qu'on produisait avec lui. A tel point que souvent, en celtique comme en germanique ou en grec, ce thème **medhu** a fini par perdre tout contact avec le « miel » et par désigner des boissons enivrantes d'autres types, comme ces breuvages rituels de l'épopée scandinave dont parle Dumezil, et de quoi parle Wiglaf dans le *Beowulf* (2631 sqq.), quand il apostrophe les siens.

Outre le cas archaïque du koutchéen, nous sommes donc en face de trois comportements différents, et géographiquement distinguables. Au centre, en balto-slave, le vieux mot **medhu** a demeuré, avec le sens de « miel » dominant, mais sans exclure l'autre sens « d'hydromel ». A l'ouest, les deux sens se sont fortement dissociés, et ce alors que le sens de « hydromel » était dominant dans **medhu**, de sorte c'est la forme dédoublée qui a le sens de « miel ». Le germanique connaît même une évolution remarquable, puisque, si le gotique atteste que le thème **melit** y exista aussi, il y a plus tard disparu et un autre terme, **honig**, s'est installé au sens de « miel ». Enfin à l'est, dans le domaine indo-iranien, le thème **melit** n'est pas attesté, mais le thème **medhu** a néanmoins le sens évolué de « boisson fermentée ».

Et là encore le finno-ougrien est instructif. Le mot pour « miel » y est finnois *mesi*, mordve *med*, hongrois *mez*. Instruits par l'histoire du « porc », on voit que ces langues ont dû emprunter ce terme également à l'indo-iranien, et là aussi à un stade ancien de l'évolution de cette branche : à un moment où le terme désignait encore le « miel », et pas encore uniquement une « boisson enivrante ». Ce qui d'ailleurs permet peut-être de dater l'emprunt, si les archéologues ont raison, comme le soutient Istvan Fodor²³, de dater des environs du XV^e siècle avant l'ère chrétienne la transformation profonde des cultures finno-ougriennes, qui y installa entre autres l'élevage du porc.

22. Exemples d'emplois de *mit* en koutchéen dans J. Filliozat, *Fragments de textes koutchéens de médecine et de magie*, 1948. C'est par le koutchéen, sans doute, que le chinois a emprunté le mot indo-européen. B. KARLGREN a montré (*Analytical Dictionary*, n. 607) que le chinois mandarin *mi* remontait à une forme **miet*. Comme d'autre part ce mot est isolé dans les langues sino-tibétaines (cf. RONA-TAS, *Tibeto-Mongolica*, 1966, n. 104 et n. 13, p. 46), ce doit être un emprunt en effet. Mais il est attesté en chinois dès la plus haute antiquité.

23. « The main issues of Finno-Ugrian archeology » dans l'excellente synthèse dirigée par P. HADJU, *Ancient cultures of the Uralian peoples*, 1976.

TABLEAU DES FORMES DE MEDHU ET MELIT
DANS LES DIALECTES INDO-EUROPÉENS

d			l
medhu	<i>milit</i>		hittite
	<i>melit-</i>	<i>meli</i>	grec'
	<i>mjalte</i>		albanais
	<i>mellis</i>	<i>mel</i>	latin
mid	milis	<i>mil</i>	irlandais
medd	melys	<i>mêl</i>	gallois
		<i>metr</i>	arménien
<i>med'</i>			russe
<i>miód</i>			polonais
<i>midús</i>			lituanien
<i>medus</i>			letton
<i>meddo</i>			vx-prussien
	<i>milith</i>		gotique
mjodhr		<i>[hunang</i>	islandais
medre		<i>hunig</i>	vx-anglais
meto		<i>honig]</i>	vx-allemand
madu			iranien
madhu			sanscrit
<i>mit</i>			koutchéen

Les mots qui signifient « miel » sont en italique.

Si les archéologues ont raison, la date est passionnante et pose de vigoureux problèmes, ne serait-ce qu'en remuant à nouveau la question du Mitanni.

Mais quelle que soit la date, nous sommes devant deux faits importants et convergents : d'une part l'éclatement de la communauté indo-européenne, dont le traitement du medhu suit la géographie, et d'autre part la relation évidente entre deux types de boissons psychotropes, les breuvages alcoolisés à base de miel fermenté et le « soma » à base d'Amanite pressée.

Du temps de leur relative cohérence, ces « indo-européens » avaient un mot parfaitement répandu pour le « miel », avec toujours cette connotation de boisson rituelle ; ce mot est **medhu**. Une partie d'entre eux entre ensuite en contact avec les populations finno-ougriennes, transmet des techniques d'élevage et d'économie domestique, du moins selon le vocabulaire emprunté, dont ce **medhu** fait partie. Mais ce contact se révèle être un échange aux conséquences inattendues : c'est très certainement à ce moment que les indo-européens en contact, les futurs indo-iraniens, adoptent pour eux-mêmes la pratique du champignon hallucinogène qui sera leur « soma », et qui leur conservera ce mot alors même que les climats où ils auront abouti les priveront de la plante.

Intervenant au cœur même de la « 1^{re} fonction » dumézilienne, celle du magico-religieux, une telle transformation n'a pu avoir que de sévères conséquences. Si l'on tient compte de la date qu'offre pour l'instant l'archéologie, il s'est passé peu de temps entre ce contact que nous décrivons et l'exil des futurs indo-iraniens. Il n'est pas impossible que l'Amanite y soit pour quelque chose.

CARTE SCHÉMATIQUE DES ÉCHANGES :

P *ponk* attesté : nom du champignon Amanite muscarine en finno-ougrien.

* double emprunt madhu / maksa (« miel / abeille) à l'indo-iranien, attesté.

